





Nom de Dieu



*Daniel Sibony*

# Nom de Dieu

Par-delà  
les trois monothéismes

*Éditions du Seuil*

ISBN 978-2-02-136870-3  
(ISBN 2-02-051357-9, 1<sup>re</sup> publication)

© Éditions du Seuil, pour la langue française, 2002,  
et février 2006, pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Ce fut une dure épreuve d'écrire ce livre, et j'« ignore » pourquoi : toutes les raisons que j'y trouve, même convaincantes, sont partielles, car elles viennent avec des mots, et les mots ne viennent pas à bout de la chair. La souffrance « physique », était-ce d'avoir enduré, en essayant de la penser, l'angoisse juive, la souffrance musulmane, l'inquiétude chrétienne devant les épreuves actuelles où s'implique le divin à travers les folies et les peurs des hommes ? Épreuves où nul ne peut s'identifier, ni se désidentifier ; épreuves de la cassure, vivante et douloureuse, de toute identité ? Outre que chacune des religions que nous traversons ici pour aller vers l'idée du divin comporte aussi quelques jouissances...

En fait, c'est comme si tous les *points de silence* qui d'ordinaire entourent le Nom de Dieu fondaient sur moi et m'empêchaient d'avancer tout en me poussant à faire le pas, m'atteignaient et m'inspiraient – m'obligeant à payer l'appoint, chaque fois, avec de la chair pensante.

Aujourd'hui, j'émerge de cette épreuve, que je transmets plus sereinement à qui voudra s'y mesurer ou en vivre le partage.



## Introduction

Jamais la religion et le nom de Dieu n'ont été à ce point préoccupants, parfois jusqu'à l'angoisse. Que le massacre de New York se soit fait « au nom d'Allah » – les victimes, elles, criant « mon Dieu » avant de mourir – laisse rêveur. Était-ce le même Dieu ? Peut-être pas. Pourtant, on n'est pas *a priori* dans une « guerre de religion » où chacune voudrait imposer le sien. L'Occident ne se réclame pas de son Dieu et une partie de la Oumma voudrait vivre à l'occidentale. En fait, des identités se servent de la religion pour écluser leur trop-plein de pulsions meurtrières, narcissiques, soit sur le mode agressif, soit sur le mode débonnaire ou dépressif.

La critique athée, classique et raisonnable, revient en force mais aussi en porte à faux. *En force*, car elle a pour elle les apparences : les religions sont la cause de souffrances énormes, on massacre au nom de Dieu, d'une « chimère qui n'existe que dans le cerveau des hommes » ; c'est « à cause de Dieu », d'un simple nom, qu'on peut tout se permettre. Or exister dans le cerveau des hommes est un mode d'existence assez riche en réalité. D'autant que Dieu, on cherche aussi à le découvrir comme force active dans le cosmos, dans le réel extérieur, et on relie cette existence à celle qu'il a dans le cerveau. Toutes les religions commencent là. Du coup, la critique athée est

aussi en *porte à faux*, car la cause des tueries « au nom de Dieu » est-ce vraiment Dieu ou la *haine* « originelle » qui trouve en lui un bon appui car il est lié à l'origine ? Cette haine ne trouve pas d'appui ailleurs tant elle est sans limite, elle prend donc cet appui dans un narcissisme absolu, celui du Moi hypertrophié au maximum, s'identifiant au « tout » de l'être, puis à « Dieu » par commodité. Cette haine a eu en d'autres temps d'autres langages (raciste, nationaliste, identitaire...), elle peut trouver dans la force des traditions de quoi se formuler en espérant rallier les masses. De sorte que les religions ne sont pas les *causes* mais les *moyens* des meurtres que l'on connaît : les hommes s'entre-tuent férocement en brandissant d'autres discours. Il est vrai que ceux de la religion, ceux qui tournent autour de Dieu ne sont pas quelconques. Ils balisent des questions vieilles comme le monde, ils pointent d'énormes énergies touchant les limites de l'humain, l'existence de ce qui le dépasse et qui le porte ou le conditionne.

Dire que Dieu n'existe que dans la tête des hommes est donc une grosse naïveté – que même de bons écrivains ne peuvent s'empêcher de clamer : « Nietzsche a dit que tout était permis si Dieu n'existait pas, et moi je réponds que c'est justement à cause et au nom de Dieu que tout a été permis et justifié, surtout le pire », nous dit un prix Nobel de littérature. Mais certains, sans le nom de Dieu qui leur servait de limite, auraient commis le pire ; d'autres l'ont commis en s'appuyant sur leur gonflage narcissique qu'ils appelaient Dieu. Si le nom de Dieu peut servir dans deux sens opposés, c'est qu'il n'est pas la cause mais qu'il est pris comme instrument. Et comme ce nom ne se laisse pas instrumenter, nous verrons en quel sens il se « venge », en frappant de bêtise les uns et les autres ; ceux qui sans lui feraient le pire et ceux qui le font grâce à lui.

Il est normal que les bons esprits solidement rationalistes semblent un peu « perdus » devant les effets du religieux sur l'histoire actuelle, effets qu'on ne saurait classer au simple titre de la « folie ». Les « fous d'Allah », par exemple, relèvent d'une trame bien plus vaste. Et les rappels historiques (croisades, Saint-Barthélemy et autres guerres de religion) n'expliquent rien. Pas plus que la plainte qu'« il y a partout des intégristes ». Car pas tous n'ont pour *credo* de « soumettre » les autres ou de les frapper faute de pouvoir les soumettre. C'est sans doute là que certains pèchent par ignorance : ils ignorent ce qui se joue autour des mots « soumis » et Allah, deux mots clés essentiels qui ouvrent et ferment bien des portes. Les mêmes évoquent parfois nostalgiquement les périodes de « tolérance », l'Andalousie de l'Âge d'or... – oubliant que cela se passait sous un pouvoir musulman heureux et prospère, alors que la question commence précisément quand il est « malheureux », dans le jeu normal des luttes avec d'autres pouvoirs qui lui sont irréductibles. Il s'agit donc du rapport avec l'« autre ».

Un voile pudique ou hypocrite était jeté sur une scène « impossible », symboliquement explosive, une scène de partage jamais fait et peut-être infaisable entre diverses altérités. Et le voile s'est déchiré. Quant au réflexe de mettre un mur entre nous et la religion – décidément affolante –, il ne règle rien. Le partage n'est pas entre religieux et non-religieux, ou entre civilisés et barbares, mais entre ceux qui ont besoin de sacrifier l'« autre » pour être en paix, et ceux qui n'en ont pas besoin.

Nous allons dans ce livre revoir encore les montages de chacun des monothéismes, avant, dans la seconde partie, d'aborder la Question même de Dieu, celle de son nom et de ses modes d'existence. J'apporte des éléments

nouveaux qui précisent ces trois montages et qui éclairent des questions simples comme celles-ci : Quel est l'avenir de ces trois courants ? Pourquoi le christianisme n'a plus besoin de violence fanatique ? Pourquoi celle qui prend racine dans l'islam est si vivace ? Qu'est-ce qui a maintenu le judaïsme malgré toutes les épreuves ou peut-être grâce à elles ? Comment peut-on faire s'entendre ces trois mouvances, entre elles et avec d'autres (bouddhistes, confucéennes, athées, scientifiques...) ? J'avancerai cette hypothèse : si les religions ont géré comme elles ont pu l'idée de Dieu, leur mérite est d'avoir conservé une charge symbolique qu'aujourd'hui on peut transmettre sans toujours s'enfermer dans les cadres religieux. Encore faut-il surmonter une vraie phobie de la religion : en effet, certains esprits libres tiennent à distance cette charge symbolique par peur de tomber dans les croyances superstitieuses. Il est question d'assumer cette charge, de faire vivre le potentiel symbolique au-delà des religions. Est-ce possible ?

Les trois monothéismes offrent-ils une voie en vue de ce dépassement. Nous verrons qu'en un sens les juifs ont reçu en « cadeau » la faille identitaire, la cassure de soi par soi, l'imperfection, la balafre de plein fouet (la « castration », diraient les « psy »). Les chrétiens eux ont reçu la médiation, l'homme-Dieu donnant la mesure de l'écart entre homme et Dieu, l'accomplissant même. Cela a produit l'Occident chrétien, plus occident que chrétien, qui cherche aujourd'hui à renouveler cette médiation entre homme et Dieu. Les musulmans ont reçu la perfection, l'apaisement de la cassure identitaire – apaisée et comblée par la « soumission », par l'identité globale – où l'*autre* fait problème, on verra comment. Le cas des juifs est éloquent : ils furent victimes toutes les fois que l'entourage a eu besoin de se protéger de ses cassures identitaires qui le travaillent de l'intérieur. Mais eux-mêmes

perdent leur niveau spirituel – ou n’ont pas grand-chose à dire – toutes les fois qu’ils croient avoir comblé leur faille, leur écart entre l’actuel et le possible, et qu’ils renient l’idée d’exil ou brandissent leur État comme idéal ; ils perdent alors l’acuité féconde de cette faille intrinsèque, ontologique : entre l’être et ce-qui-est.

Explorer l’idée de Dieu, des espoirs et des leurres qu’on y met, des mutations qu’elle peut connaître – cela s’imposait même sans les violences récentes dues à la frange intégriste de l’islam. Certes, on s’émerveille de voir le nom de Dieu invoqué dans tous les sens. Mais ce n’est pas nouveau, même sans les guerres de religion. Dans l’islam, on l’invoque (*bismillah*) dans tout acte. Le chrétien, lui, dit « Seigneur ! » ou plutôt « Mon Dieu ! » pour pointer la stupeur, l’éblouissement, comme un recours quand ça s’effondre. Dire « Nom de Dieu », c’est plus violent, c’est souvent un « juron », autre façon d’y prendre appui (*jur*, c’est attester un droit quand on n’en a plus) : on annonce qu’une limite est atteinte et on se raccroche à cette annonce. Dans ma communauté très « biblique » de Marrakech, quand un enfant tombait ou poussait un sanglot trop long qui menaçait de virer au spasme, on criait des « noms de Dieu » (*i’sddai, ism’allah*), qui n’étaient pas des jurons mais des rappels, rappels au souffle et à la vie, avec des mots pris dans la Bible où « Nom de Dieu » ne jure de rien. En outre, il s’écrit comme « là-bas Dieu », comme le pointage d’un lieu où du divin aurait lieu.

Il est plaisant de constater que cet « avoir lieu », avec ou sans fanatisme, s’étale dans l’« actualité », au niveau planétaire. En avait-on besoin pour sentir que l’idée de Dieu fonctionne pour beaucoup, *loin des religions*, du côté de l’acte où des limites sont « actuelles » ? C’est ce que je tente d’éclaircir dans la seconde partie.

Dans la première, je précise, suite à mes *Trois Monothéismes*, la façon dont chacun d'eux traite cette idée. J'en avais beaucoup dit dans ce livre il y a dix ans, mais on peut affiner les idées ; la réalité nous y force. Cela mènera à constater qu'il y aurait, pour ainsi dire, trois « Dieu » distincts, correspondant à trois approches singulières du rapport à l'être, à trois gestions du narcissisme collectif qui connaissent des destins différents. Il est urgent et passionnant de mieux comprendre ces différences. Seul l'acte de connaître et de reconnaître les différences peut rendre les narcissismes supportables l'un à l'autre. Car on peut alors affronter sereinement les problèmes que pose leur cohabitation, en visant mieux et plus haut qu'à une entente des langues de bois, que le moindre événement fait éclater. Ce sont des questions de vie qui s'expriment dans ces gestions si différentes. Elles mobilisent des modes d'être, des logiques, des niveaux de vérité, des rapports à la parole très distincts. Il faut donner toute sa valeur à leur division, et au partage difficile dont elle témoigne<sup>1</sup>.

---

1. Plus que pour mes autres livres, je recommande au lecteur de faire de nombreuses poses dans sa lecture, des blancs..., pour reprendre ses esprits.

PREMIÈRE PARTIE

SUITE  
AUX TROIS MONOTHÉISMES



## Un difficile partage de l'origine

### 1

D'abord, un bref rappel sur les trois monothéismes.

Le premier, dans le temps, est fondé sur la Bible juive. Celle-ci s'est écrite sur un millénaire, ce qui lui donne un ancrage, une connivence peu commune avec les fonds et les bas-fonds de l'être humain ; elle tisse une trame symbolique autour d'un « personnage » abstrait, appelé YHVH, tétragramme qui par ses permutations signifie l'être-étant-été-à-être, autrement dit la fonction de l'*être* conjuguée à tous les temps, fonction bien distincte de ce qui plus tard est devenu l'Être suprême par une clôture assez flagrante. On observe dans cette Bible des événements et des secousses où l'*être* se fait créant, parlant, détruisant, recréant, se battant, se réconciliant... avec un petit peuple qui se prétend élu par lui – et qui, en fait, l'a élu, désigné, comme sa seule divinité<sup>1</sup> : YHVH qu'on prononce *Adonai*, parfois aussi Elohim (sur la racine El, d'où vient Ellah, d'où Allah en arabe, langue sœur). Il est clair que si les juifs ont fait une faute, voire un crime, c'est non pas d'avoir « tué » Dieu mais de l'avoir inventé (ou découvert : prenez le terme qui vous convient). De l'avoir apporté comme infini vivant, quand on n'est qu'un

---

1. Le fait que des auteurs s'en prennent encore à l'idée de « peuple élu » prouve que sérieux et grosse naïveté peuvent aller très bien ensemble.

vivant fini, est une façon de le réduire, donc un risque de le « tuer »... En tout cas, d'en avoir fait son Dieu met ce peuple en faute d'emblée, quels que soient ses qualités et ses défauts : puisque l'*être*, portant et traversant tout ce-qui-est, met forcément tout ce-qui-est en état d'insuffisance, révèle dans tout ce-qui-est la faille qui le sépare de l'*être* (en même temps qu'elle l'y rattache). Il y a donc une « faute », pas toujours morale, une déficience plutôt, un écart originel impossible à combler de façon définitive mais propre à être transformé, métabolisé. C'est ce que j'appelle la *faille originare*. Tout le destin du peuple hébreu est marqué par cette faille et ses figures variables : celles de la faute et du pardon, de la dette et du paiement, n'étant pas les moindres.

Autour de cette faille, la Bible construit une trame symbolique que ponctuent des événements : comme le non-sacrifice d'Isaac, la promesse d'une terre, la sortie d'Égypte, le don de la Loi, la traversée du désert, les ratages de la monarchie, la parole des prophètes, la promesse d'une possible transmission... de la Promesse. Beaucoup ignorent cette riche texture, aucune traduction ne la restitue vraiment, et je ne puis combler ici cette lacune. Du reste, un des axes du judaïsme, c'est l'étude de cette Loi, étude infinie qui, à travers le *Talmud*, la *Cabale* et une immense littérature (incluant l'étonnante tradition des *Questions et Réponses*), a fait d'un *travail symbolique originare* qui transite par la Bible une pratique de recherche et de pensée toujours vivante malgré les persécutions. Il se peut que l'incroyable pléthore de chercheurs juifs (proportionnellement à la petitesse de leur peuple) exprime le même symbole où l'on étudie sans répit la Loi de l'*être*, même sous forme de lois cosmiques, mathématiques, physiques, bref scientifiques. Sachant que la Science s'est développée dans l'Occident chrétien plutôt qu'ailleurs, et bien avant que les juifs émancipés s'y associent.

En tout cas, retenons de cette mouvance hébraïque l'extrême prégnance de l'Étude, celle de la Torah ou de la Loi au sens large, ainsi que la prégnance du manque, de la faille identitaire, de la différence avec soi-même, que beaucoup tentent de résoudre par le fantasme de s'assimiler au monde ambiant, en gardant ou pas une trace plus ou moins vive de leur message fondateur.

Passons à l'émergence du christianisme et à son grand essor. Ce qui le spécifie, c'est qu'étant dans le sillage biblique il l'enrichit ou le transforme par deux marquages essentiels. D'abord ce que je nomme le *coup de force christique* : « événement d'être » où un homme, Jésus, se lève et comble ou accomplit les failles de la Loi. Il prend sur lui les manquements des hommes pour les grâcier, leur redonner une espérance et une issue qui soient autres que l'empoignade avec la Loi : l'amour de Dieu et du prochain (comme figure de l'amour de Dieu). Pourtant cet amour est inscrit dans la vieille Bible, tout comme le rappel que la Loi doit servir la vie plus que l'inverse ; mais ce qui est nouveau, c'est l'acte par lequel un homme endosse le tout de la faille originaire, identitaire, celle du rapport à Dieu, à soi, à l'être, aux autres, et la comble pour ainsi dire au moyen de son sacrifice, du don qu'il fait de lui-même, dans l'espoir que cela apaise la rage des hommes. En outre, Jésus est l'homme du paradoxe : il transmet à ceux qui l'écoutent des renversements logiques comme pour les dérouter, les rappeler à l'essentiel. (Exemple : *Ceux qui gagnent leur vie la perdent, ceux qui la perdent la gagnent... Si cet homme est ton ennemi, aime-le...*) On peut toujours dire que le résultat n'est pas probant ; outre que les contraintes de l'Institution et l'exercice du pouvoir ne rendent pas simple la pratique de ces paradoxes. Dans les faits, il est difficile d'admettre que la Grâce remplace la Loi. C'est pourtant sur ce point que l'autre pilier

du christianisme fut édifié par Paul de Tarse : Jésus, c'est Dieu ; son sacrifice fonde la Nouvelle Alliance sur l'adoration de son acte et de sa Croix, sur l'imitation de sa vie... Cette position a d'énormes conséquences. L'une d'elles, inattendue, est une certaine libération par rapport à la Loi en tant qu'il écrit qu'il faudrait talmudiser à l'infini. Avec ce coup de force, on est plus tranquille du côté de la Loi, on est plus libre pour se tourner vers d'autres lois du cosmos, de la vie. Cela explique peut-être que la science ait fleuri dans l'espace chrétien. (Après tout, pourquoi là, plutôt que, par exemple, dans le monde musulman, pourtant riche et puissant à l'époque, et bon colporteur du savoir grec ? Or il a favorisé la science, mais il n'a pu la prendre en charge.)

J'en viens donc, toujours schématiquement, à l'autre vague monothéiste, la troisième, fondée par le Coran. Ce qui la spécifie, ce ne sont pas tant les énoncés : plus que ceux des Évangiles, ils sont déjà dans l'Ancien Testament. Bien sûr, leur confirmation dans le Coran a tout son intérêt ainsi que les variantes qu'il en donne<sup>1</sup>, mais la nouveauté du Coran est plutôt dans ces deux pôles : 1) Il clame le Dieu biblique en arabe sur un mode envoûtant qui, même pour le non-islamique, a une beauté incontestable quant au rythme, au souffle, à l'harmonie... Il y a une musicalité essentielle du Coran. (Curieusement, elle entraînera plus tard une méfiance des intégristes musulmans envers la musique profane comme s'ils n'appréciaient pas cette rivalité.) J'ai montré les effets de cette musique sur les mœurs, la prégnance de l'incantation, de l'appel invocant, la cohésion de la Oumma au son du verbe coranique... 2) L'autre pôle est un *coup de force*

---

1. Pour cet aspect, voir « Bible et Coran » dans *Les Trois Monothéismes*, Seuil, 1997.

Fous de l'origine  
Journal d'Intifada  
*Christian Bourgois, 2005*

Peter Klasen  
Photographies  
*Cercle d'art, 2005*

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2006. N° 85507 (00000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE